

ON ACHÈVE
PARFOIS Francis
Catalano
SES ROMANS
EN ITALIE

FRANCIS CATALANO

ON ACHÈVE
PARFOIS
SES ROMANS
EN ITALIE



l'Hexagone

Une société de Québecor Média

Pour A.

Qui fait un voyage risque
d'arriver.

GIORGIO MANGANELLI
Le bruit subtil de la prose

À quoi bon réaliser une
œuvre quand il est si beau
de la rêver seulement ?

BOCCACE, *le Décameron*

VERS
QUELQUE CHOSE
[VERS ROME]

Études en vue d'un départ

1. Voilà pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien

Je pars. C'est écrit. Parce que c'est écrit « je pars », j'aimerais que cela arrive réellement, dans la vraie vie. Partir, dans les faits, pour de bon, parce que c'est écrit. En avoir la certitude. C'était écrit dans le ciel que je partirais. À quelques heures du décollage, je commence à me rendre compte de l'étendue de cette brève phrase. Deux mots, ce qu'ils recouvrent, la perspective qu'ils ouvrent. Dans l'espace de ma chambre, affairé à préparer mes bagages, je commence à avoir le trac. Je range dans une valise mes effets personnels, soigneusement, les derniers. « Je pars » fait la synthèse de tous les départs, et j'en suis conscient, comme je suis conscient de la dilatabilité, de la contractilité qui

lui sont intrinsèques. Partir enfin. Ça va et vient, ça zigzague; des papillons Morphos dansant électriquement dans une volière. Partir du début, en une seule phrase nombreuse. D'un seul geste, multiplié par la frénésie, la nervosité. Mon récit, à tout prendre, pourrait se terminer ici. Sur ce point. À ce point. S'achever sur un départ. Le temps m'avale, il avale ses petits, comme Chronos. À la manière d'une phrase initiale qui phagocyte les autres, venues sans succès tendre des perches, buter sur elle pour s'appropriier le statut d'un début. Le programme de la journée est quoi qu'il en soit d'une compacité exemplaire. Décors, horaires, gestes, appels de dernière minute, transférés dans le mécanisme fictionnel. Aucun grain de sable jusque-là pour enrayer l'engrenage. En ce début d'après-midi, je me lance dans le vide. Il est convenu que mes amis Virgile et Béatrice viendront chez moi. Ils m'accompagneront à l'aéroport, je prendrai l'avion, ferai une escale à Milan et descendrai à Rome. Pour le reste, rien: le néant, l'inconnu, l'inaccompli. Je suis à un jet de pierre d'accomplir un départ. Tous les départs. Je suis ce jet, cette pierre, ma course s'étant arrêtée au milieu d'un étang. Du point de chute où je disparaîs naissent des ondes concentriques. Une série d'ondes concentriques. Ce sont mes désirs fuyants. J'attends. Deux valises lie-de-vin et un sac à bandoulière – c'est là mon bagage – posés dans le couloir. On sonne à la porte. Je sursaute.

C'était un lundi matin. Lourd lundi languide macérant dans un matin humide de juillet. Montréal

essuyait une vague de chaleur. Bien qu'il fût tôt, neuf heures, le mercure oscillait sur la barre des trente degrés. Je répondis au téléphone. À l'autre bout du fil, la voix d'un homme parlant italien. Je compris que l'appel venait de l'ambassade d'Italie à Ottawa. Mon interlocuteur était un fonctionnaire, probablement l'attaché culturel de l'ambassade. Je compris que je venais d'obtenir la bourse d'études demandée fin février. Étais-je toujours intéressé? Je répondis en français: «Certainement, oui.» Doutant de ma capacité à tenir une conversation dans sa langue, le fonctionnaire répliqua en français avec un fort accent: «Pour usufruire de cette bourse, vous devrez vous conformer à un examen d'italien (l'emploi fautif du verbe "usufruire", qu'on appelle en traduction un calque, m'avait marqué, plus pour l'exotisme que pour la faute): il aura lieu à Rome, à une date encore inconnue.» Le fonctionnaire avait clos l'entretien, non sans un certain chic, d'une manière un tantinet expéditive, avec un cordial «bon voyage» et un «bonne chance» empreint de sollicitude. Dans les jours qui suivirent, je reçus une lettre officielle en trois langues me rappelant les conditions de ladite bourse. Je pouvais m'inscrire à l'Université La Sapienza, en anthropologie; bénéficier d'un aller-retour gratuit Montréal-Rome sur les ailes d'Alitalia, ainsi que d'une somme mensuelle à percevoir dès le premier jour de chaque mois, durant neuf mois, auprès de la Banca Nazionale del Lavoro. Le tout était conditionné par la réussite d'un examen de langue. Le ministère ne se portait pas

garant des paiements de mon loyer romain; en cas d'échec à l'examen, comble de malchance, je devrais revenir à Montréal à mes propres frais. Finalement, interdit de quitter le territoire national, stipulait le texte. Une question relative au contrat d'assurance. Les dernières conditions m'avaient semblé être des vétilles en regard des premières qui promettaient déjà beaucoup. L'examen de langue me tracassait, aussi je m'inscrivis dans l'après-midi même au cours Italien I du YMCA de l'ouest de l'île. Le soleil blanchi par la canicule surplombait grassement le centre-ville. À la surface d'un édifice-miroir, je vis mon image passer à toute vitesse. J'étais sur un vélo et dévalais la pente de l'avenue McGill College.

2. Un sous-ordre des mammifères.

Famille: hominidés

J'associe cette période de l'été au souvenir d'une détermination accrue. Bénéficiant d'un sursis de trois mois pour apprendre les rudiments de la langue de Dante, je me suis d'abord concentré sur l'étude des déclinaisons – plus tard, sur celle du déclin de l'empire des Césars. J'ai fait la connaissance des difficiles passés *prossimo* et *remoto*, de quelques formes irrégulières, de quelques idiomes syncrétiques du genre «*mi fa accendere?*», auriez-vous du feu? Cet apprentissage journalier, j'ai jugé bon le consolider, entre amis, en m'efforçant d'italianiser mes *r*, d'arrondir mes *o*... Je scandais minutieusement mes substantifs en marquant

l'accent tonique sur la pénultième ou l'antépénultième syllabe, selon le cas. M'appuyant sur mon nouveau lexique, je me hasardais à créer des néologismes à saveur néolatine et, sans crier gare, j'apportais de louches correctifs à ma propre langue maternelle. J'ai lorgné du côté des couturiers, Cerruti, Armani, Valentino, du côté du design, affectionné de nouveaux romanciers, inconnus jusque-là : Tondelli, Tabucchi, Del Giudice, et des poètes, tels Magrelli, Porta, Zanzotto, Rosselli. Je me suis intéressé à la prétendue crise du cinéma italien, à celle du gouvernement. Je suivais avec intérêt, dans les quotidiens, les fluctuations de la lire, j'ai lu à gauche, à droite, sur Rome, Florence, Sienne. Fait nouveau, j'appliquais désormais sur mes cheveux une pâte matifiante, sorte de brillantine d'antan, pour leur donner plus de définition et une certaine structure. Dans mon entourage universitaire, on me surnommait à cette période le mammifère italo-qubécois. Je me transfigurais.

3. Les objets réfléchis dans le miroir sont plus près qu'ils ne le paraissent

Une main serrant le volant et l'autre, inerte, posée sur le pommeau du levier de vitesse, j'approche à cent vingt à l'heure d'une courbe, à la hauteur de Rose-mère. Mon corps penche à droite à la manière d'un mot imprimé en italique, comme si je voulais donner du mordant à la manœuvre ou un peu d'allant à la masse dynamique. Ce qui est absurde, de même qu'il

serait absurde de faire dire à Virgile des choses qu'il ne pense pas, pire, qu'il n'a pas dites. Il dit quand même ceci : « C'est un nouveau départ pour toi. » Je quitte la route des yeux quelques instants, croyant qu'en regardant le profil de Virgile je verrai un peu mieux ce qu'il a à me dire. « Tu as l'occasion de repartir à neuf, de remettre les compteurs à zéro. De faire une croix sur ton passé, de tout laisser tomber derrière toi. Chanceux, va. » Je me concentre sur la route. Mon regard se déplace vers le rétroviseur où apparaît le visage de Béatrice, cadré. Je vois qu'elle regarde le paysage s'écouler par la vitre. Je note son sourcil gauche, il forme un s couché, je trouve ce petit détail d'une grande féminité, sensuel. Je ne sais quoi répondre à mon ex-coloc. Sinon qu'en général, lorsqu'on part, on sait ce qu'on laisse mais pas ce qu'on va trouver. Que je l'avais annoncé : je m'en irais si le Parti libéral prenait le pouvoir aux élections provinciales. C'est ce qui est en train d'arriver. Mais je ne dis rien. Je ne dis rien non plus de cette impression que j'ai d'avancer vers une destination impalpable. J'ai beau essayer de me convaincre que je pars pour l'Italie, qu'il s'agit d'une première et non de la réédition d'un rêve ou d'un film visionné qui sait quand, la veille, il y a cinq, il y a dix ans, je n'arrive pas moi-même à y croire. Il me semble que dans ce film, dans ce rêve, cette fiction, j'y suis, que je suis même le protagoniste. Et que la fiction, c'est tellement plus vrai.

4. Zone hors-taxe

Sitôt garés, Virgile m'aide à charger mes bagages dans un chariot. « Fais un beau voyage », me lance Béatrice. On promet de s'écrire. La zone de dépose-minute, en effet, ne se prête pas à de longues scènes d'adieu. J'entre dans l'aéroport où règne une atmosphère *vivace ma non troppo*. Sur le tableau d'affichage, le vol AZ655 figure parmi les vols en partance et respecte l'horaire prévu. Je fais la file au comptoir Alitalia, présente mon billet prépayé. On pèse mes valises, vingt-huit kilos. J'ai l'impression de voler, qu'autour de moi on vole aussi, alors que rien ne bouge vraiment. On dirait une simulation de *sol*. Comme tantôt quand je me laissais avancer sur le tapis roulant. J'ai ressenti le même choc une fois arrivé au bout du tapis, une fois touchée la terre ferme. Un choc brusque au niveau du corps, un « arrêt sur image ». Tandis que je m'arrête à cela, mes deux valises lie-de-vin accomplissent des demi-tours saccadés sur un autre tapis roulant. Je les regarde défiler avant qu'elles disparaissent complètement en direction des soutes. Au contrôle de sécurité, les bagages à main des passagers sont radiographiés, en quelque sorte. Sur l'écran, la photo de leur contenu. Des formes allongées, carrées, irrégulières. Le relief pastel d'une trousse de toilette avec dedans des objets de biais ; celui d'un parapluie télescopique, d'un gant de baseball, d'un livre, d'un stylo, d'un *vanity case*. Ribambelle de formes empilées tenant en équilibre dans la coupe transversale, dirait-on, d'une maison de

poupée. Des dessins d'une multitude d'enfants crayonnant des formes de toutes les couleurs pour passer le temps. Finalement, un agent me sonde à l'aide d'un détecteur électronique. Cela émet des sons d'époque. C'est plus hygiénique que les chiens renifleurs.

Tout ce qui arrivera maintenant, de l'autre côté de cette ligne arbitraire où tout est détaxé, relève de ma position actuelle, indélogeable, du reste. Mon « siège » est réservé. Je m'en vais le temps d'une gestation d'homme tester à travers l'Italie ce qui en moi bouge sans bouger. Dans le VTP qui conduit à l'avion, mon cœur bat la chamade sous ma chemise bouffante. Les visages alentour recèlent le phénotype italien. Ils ont voyagé depuis la représentation d'un buste étrusque, d'une statue romaine, effigies à moitié effacées sur des sesterces remontant à l'Antiquité. Il y a de la nervosité dans l'air, de la frénésie réprimée, juste ce qu'il faut pour que l'image du monde au milieu de laquelle je marche prenne corps. Le VTP se déplie. Nous franchissons le soufflet – une version plastique, me dis-je, du Rubicon –, avant de gagner, dans le fuselage, la place qu'un ordinateur nous a assignée.

5. À l'allumage des turboréacteurs,
nous éprouvons une vibration subtile

Il est étonnant de noter, de son siège, combien peut être élevé un Airbus même lorsqu'il est immobile sur l'aire de stationnement. J'observe à travers le hublot le mouvement calculé des véhicules autour de l'avion,

l'affairement des techniciens qui s'assurent dehors que tout est en ordre. Tout à coup, une consigne lumineuse clignotante que vient renforcer une voix ténue dans un haut-parleur nous enjoint de relever nos tablettes, d'attacher nos ceintures. D'un geste quasi synchrone, tous, de concert, obéissons. L'effet acoustique est ahurissant. Six cents passagers qui bouclent leur ceinture en même temps, ça ressemble au bruit d'un revolver quand on y enfonce un chargeur, un son sec, aigu, celui que font six cents tireurs d'élite. Nous décollons tandis que joue dans mon baladeur *A Forest* du groupe The Cure. Je suis littéralement emporté par un passage ultrarapide de la pièce et bouge nerveusement la jambe gauche. Elle est tendue sur l'arc de mes orteils qui tient lieu de ressorts et donne à penser qu'il existe dans la jambe une force de propulsion potentielle.

Retiré dans l'univers molletonné de mes écouteurs, j'ai les yeux fermés, des images se collent à ma rétine. Je pense à Leonardo da Vinci, à sa force physique. Je l'imagine tordre une barre de fer de ses mains nues, je vois la barre plier, les muscles se contracter. Puis, l'avion devient un python royal raidi, des ailes lui poussent. On somme le reptile, depuis une tour invisible, d'avancer sur la piste. On darde ses flancs. À grand force de théorèmes, le python s'arrache tranquillement à l'inertie, la gueule grande ouverte, et il avale au passage une créature, deux, trois, une gorgone, une goule, un cynocéphale. Ces créatures ballonnent le corps rectiligne de l'avion, qui

pénètre l'air, tacheté d'yeux. L'avion accélère. Sa puissance nous lance vers l'avant, nos trapèzes pressés contre le dossier du siège. La friction entre les pneumatiques et l'asphalte réduite au minimum. La vitesse a augmenté subitement. Notre rapport à la terre se redéfinit tout aussi vite. Il est possible de sentir la plus petite impureté, fût-elle microscopique, sous les roues. Je regarde les feux bleus à l'extrémité de la piste. Il s'agit maintenant d'un segment uni, mauve. Au firmament, un ciel violet, stupéfiant, que découpe la ligne giboyeuse, douce, des Laurentides. La nuit tombe... et nous nous élevons. Le sol se transforme en un fin réseau électrique, un signe planétaire clairsemé de points lumineux. L'appareil vire dans l'espace tandis que la ligne d'horizon se déplace simultanément à la surface du hublot pour finalement disparaître. Nous nous engageons dans le couloir aérien.

Je regarde par le hublot le reflet de la Lune passer sur les nombreux lacs, en un mouvement stroboscopique. Le commandant de bord prend la parole. Il se présente, commandant Fru. Afin d'éteindre la dernière lueur d'anxiété dans l'air, il nous informe que nous atterrirons à Milan à sept heures quinze, heure locale, à Rome à neuf heures cinq; que nous volons présentement à huit mille mètres d'altitude; que la température extérieure atteint moins quarante-sept degrés. Oisif, je feuillette une revue de papier glacé illuminée par un faisceau directionnel. Je me suis arrêté sur un article qui traite de la mise au point de « simulateurs » destinés aux pilotes de vols super-

soniques : « Mais l'essentiel est encore à venir, puisque l'on teste déjà un système de simulation dérivé de l'oculomètre, qui s'affranchira définitivement de la sphère-écran. La projection des images du combat aérien s'effectuant directement dans les globes oculaires du pilote, grâce à l'utilisation d'un casque muni de fibres optiques... », lorsque la revue me glisse subrepticement des doigts et tombe à plat sur la moquette de l'allée. Une hôtesse qui passe la ramasse et me la rend. J'ai juste le temps de remarquer, du coin de l'œil, que l'extrémité de son ongle laqué de rouge s'est posée sur le mot « corporatif » d'une phrase et d'une page quelconques. Je la remercie d'un *grazie mille*, d'un *grazie mille* plutôt absent, puisque au même moment ma pensée voyage ailleurs – enchevêtrement d'oralité et d'idéalité qui ôte sûrement du mordant à la prononciation de ma phrase en italien. Je pense alors que cette scène où, dans un avion de ligne, le doigt d'une hôtesse vient se poser sur le mot « corporatif » d'un texte d'une revue, dans un monde idéal, aurait pu constituer un bon début de roman.

Carpe diem! Il faut savoir saisir les hôtesse de l'air quand elles passent. Qu'elles travaillent pour Lufthansa, American Airlines, Air Canada, KLM ou Air France n'a pas d'importance. Si l'on rate cet instant, on risque de passer inaperçu le reste du voyage. L'hôtesse affectée à notre section, en complément de son sourire, a vraiment un visage d'archange. Elle a des mains fines, longues, de beaux escarpins bleu foncé, un corps élancé. Le personnel d'une compagnie

aérienne forme une microsociété volante donnant un avant-goût du lieu de destination. De même que dans le centre-ville d'une grande cité, les employés tentent de se frayer un chemin dans l'horizontalité de l'allée, fonctionnent à l'italienne, ébauchent des gestes expressifs, et ils parlent vite. Il se déroule des choses parfaitement latinisantes au-dessus des nuages, à dix mille mètres du sol. Et puis il y a les plats : *risotto alla cacciatora*, *rosette*, *scaloppine alla milanese*, légumes en retrait, *tiramisù* et *espresso*.

Des passagers s'endorment, d'autres consultent leur montre, ou encore ont les yeux rivés à leur écran où l'on projette un documentaire sur le *body-building*, d'une faiblesse déconcertante. Puis la fatigue me gagne, je baisse les paupières, j'abdique. Il n'est jamais minuit, pensé-je dans un état de semi-somnolence. « Minuit » est devenu extensible, un vide, une abstraction temporelle. La tête dans les nuages, les yeux fermés, je construis des variantes : « il neige à mes minuits », « j'aimerais nager enfoui », « n'ai-je jamais que mes ennuis », « renaîtrais-je jamais inouï ». Les fuseaux horaires m'insufflent ces tournures paronomastiques tandis que mes hémisphères cérébraux prennent la forme des nuages qu'ils traversent. Je rêve : nageant à grande vitesse, une troupe de dauphins poursuit sous l'eau l'ombre de l'avion qui glisse à la surface de l'Atlantique Nord. Quand nous regardons un avion passer dans le ciel, on dirait que nous sommes au fond de l'eau et que, là-haut, cette chose qui passe, d'en dessous, c'est le ventre d'une baleine ou la coque d'un

navire. À l'aide de sonars, les dauphins dans mon rêve communiquent avec le commandant de bord qui traduit : « En cas d'amerrissage, nous, dauphins de l'Atlantique Nord, secourrons les naufragés et les emmènerons un à un, sans coup férir, jusqu'aux côtes du Danemark. » Il paraît que les albatros peuvent dormir en volant. Nous sommes des albatros. Depuis le temps que je cherchais une scène inusitée à placer en début de roman, voilà que tout le monde s'est endormi, moi y compris.

L'intensité de la lumière filtre tout d'un coup à travers l'ajour du hublot. Je me réveille, soulève le store de plastique. Vue d'ici, la Terre semble aussi plane qu'un bleuet – n'en déplaise au grand Paul Éluard. Viennent la Grande-Bretagne, la France, les Alpes accidentées, dont certains pics semblent à portée de main. Escale à Milan. Par automatisme, on pense à la Scala. Pourtant, l'aéroport se nomme Malpensa. Mal pensé comme nom, me dis-je. Dans l'aérogare, des voyageurs pressés apparaissent, disparaissent sous les mezzanines. L'éclairage froid surligne l'aspect chic du complexe. Nous flânonnons un peu entre deux mondes avant qu'une voix, dont l'absence de coffre appelle la distance, nous informe que les passagers pour Rome sont priés... Mine de rien, nous survolons la Ligurie en étages où la mer, vue du hublot, ressemble à une étendue de plomb progressant vers la côte, avançons vers Rome, doucement, les réacteurs éteints. Tout apparaît tellement cartographié. Tantôt un cours d'eau serpentin vient bleuir

le paysage. Tantôt surgit une étonnante forêt de pins suburbaine, pas très loin de la capitale. Il est huit heures cinquante-cinq. Les dés de ma destinée sont lancés au sol. Une volée d'applaudissements retentit. *« Signore e signori, benvenuti a Roma-Fiumicino, aeroporto Leonardo da Vinci. »*

6. Ce qu'il y a d'arrivées dans un départ. Enfin Rome

Les portières semi-ovales roulent sur elles-mêmes, s'ouvrent. En une manière de pollinisation humaine, les passagers, légers comme de la mousse, s'envolent dans les courants d'air pour essaimer dans le grand jour. Stewards et archanges de l'air habillés de bleu céleste dispensent des sourires et des *arrividerci* de courtoisie. Il fait chaud. Je me sens libre, libéré d'un corps second. Nous passons notre vie à entrer dans des corps et à en sortir. Je quitte ce corps-fuselage pour cet autre ; ce corps-transbordeur pour le corps-aérogare, où j'entre – pour plus tard en sortir. « Fiumicino », quatre syllabes douces aux échos japonais chuchotées à l'oreille lors d'une rafale de mitrailleuses. Aéroport de Fiumicino, lieu d'un effarement. Des gardes antiterroristes, trop jeunes, trop beaux pour être vrais, surveillent les voies d'accès, ponctuent de leur présence kaki ce corps-lieu transitoire. Plus loin, d'autres vestales allumant le souvenir. Il y a un an presque, les aéroports de Vienne et de Fiumicino ont été la cible d'un double attentat, synchrone. Une jeune danseuse de ballet native de Rome a été tuée, ici même, sur le coup. Une quinzaine

ON ACHÈVE PARFOIS SES ROMANS EN ITALIE

Dans ce roman d'apprentissage où un poète découvre l'art du roman, le lecteur se laisse transporter par une écriture d'une luminosité singulière dans la Rome et l'Italie des années 1980. Catapulté dans ce pays de rêve et de poésie, le narrateur explore le monde qui l'entoure, dont fait surtout partie Carolina F., l'objet incontournable de son désir. Après l'Enfer de l'adaptation en terre étrangère, il espère trouver le Paradis sur l'île d'Ischia, où les romans, parfois, s'achèvent. Flottant entre réalisme et onirisme, le texte de Francis Catalano n'est pas sans rappeler les atmosphères felliniennes.



Francis Catalano

Francis Catalano est né et vit à Montréal. Après une maîtrise à l'UQAM, il étudie à l'Université La Sapienza de Rome.

Son plus récent ouvrage de poésie, *Qu'une leur des lieux* (l'Hexagone, 2010), a reçu le Grand Prix Québecor du Festival international de la poésie de Trois-Rivières et a été finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur Général. *On achève parfois ses romans en Italie* est son premier roman.

(...) je désire Carolina F. mais ne peux la désirer nulle part sauf en cet espace lointain, tendu entre elle et moi, et qui rapetisse et s'allonge à l'image de l'univers vu par la physique quantique, au fil des minutes, des secondes, des nanosecondes, jusqu'au baiser sur sa bouche; l'ultime conquête; le dernier arc; jusqu'à l'éclatement des notions de course et de temps.